

PRÉFACE

CONTINUITÉS DES BIBLIOTHÈQUES

par *Christophe Evans*

La formule «continuités des bibliothèques» est librement inspirée d'une nouvelle de Julio Cortázar, «Continuité des parcs»¹. Elle me semble tout à fait adaptée pour qualifier la plupart des thématiques qui sont finement explorées dans l'ouvrage *À l'ombre des bibliothèques*: la question cruciale de l'accès aux documents quand les bibliothèques physiques ne sont plus accessibles aux étudiants, chercheurs, enseignants, et que leur liberté de circulation se trouve brutalement limitée; la question du besoin d'espaces publics de travail et de sociabilité inspirants, tout aussi aiguë en cas d'isolement forcé; la question enfin des solutions apportées aux usagers par les professionnels des bibliothèques – ici, universitaires, mais le propos est généralisable – pour assurer l'indispensable continuité du service public. Qui dit continuité suppose aussi un dépassement de l'institution bibliothèque au sens strict, une extension hors de ses frontières mais aussi parfois un éloignement: dans les exemples qui sont étudiés au sein du recueil, la bibliothèque en tant qu'établissement ne constitue pas nécessairement l'horizon des besoins et des pratiques, il est tout à fait possible de se passer d'elle. Mais la bibliothèque au sens métaphorique n'est cependant jamais loin: donner naissance à une communauté en ligne pour tenter d'accéder à des ressources documentaires et échanger sur des thématiques de recherche (expérience *La Bibliothèque Solidaire du confinement*, BSc), créer un espace collectif virtuel de travail silencieux sans interactions directes hormis la simple coprésence à l'image des participants (expérience «Silent Zoom»), c'est en quelque sorte «faire bibliothèque». On retrouve en effet en partie, avec ces deux initiatives d'ordre privé, certaines fonctions élémentaires des bibliothèques publiques: la démarche fondatrice de mutualisation documentaire et les regroupements et interactions humaines plus ou moins intenses qu'elles facilitent, en particulier au sein de leurs espaces physiques. Au fond, ce qui pourrait résumer toutes ces démarches, professionnelles comprises, c'est la question de la recherche de solutions de continuité et de l'expression de formes de solidarité quand les conditions extérieures se dégradent; qu'il s'agisse du contexte sanitaire, institutionnel, cognitif, éducatif, culturel, économique, social, et même psychologique. Si elle n'est bien

1. Julio Cortázar, «Continuité des parcs» (1956), in *Les armes secrètes*, Gallimard-Folio, 1973.

Métalepse célèbre, cette nouvelle met en scène un personnage de lecteur qui entre en relation avec l'un des personnages du livre qu'il est en train de lire, lequel le rejoint en traversant un parc qui est à la fois présent dans la fiction et dans le monde représenté du lecteur.

sûr pas seule concernée, on comprend que l'institution bibliothèque puisse être ici en mesure de jouer un rôle de premier plan, notamment une double fonction de solidarité et de protection, c'est son essence même.

C'est désormais presque un lieu commun, la fermeture des locaux des bibliothèques au cours du premier confinement sur une grande partie du territoire européen a révélé, comme par défaut, l'importance de ces institutions pour une partie non négligeable de la population. À l'heure des études d'impact, on peut se dire d'ailleurs que les bibliothèques et leurs publics ont, de fait, été soumis malgré eux à une forme d'évaluation contrefactuelle grandeur nature. Si l'analyse contrefactuelle consiste à formuler des hypothèses sur ce qui pourrait se passer pour une population donnée en l'absence d'un dispositif social qui lui est destiné, ou s'il s'agit encore d'observer sur un groupe d'individus les conséquences de la non-exposition à un dispositif comparativement à un groupe qui y est exposé, alors on peut se dire que le phénomène de suppression temporaire des bibliothèques expérimenté au cours de la crise sanitaire peut servir à sa façon «d'analyseur». Il ne faut donc pas s'arrêter à cette impression de lieu commun évoquée plus haut et s'efforcer d'étudier au contraire sous toutes leurs coutures les conséquences d'une crise telle que celle qui a eu lieu et qui perdure encore. Ce travail mérite d'être mis en chantier pour les bibliothèques quels que soient leurs statuts et leurs tailles, au-delà des constats habituels (simples comptages des usages des collections et services sur place et en ligne, évaluation des niveaux de satisfaction, etc.), et il doit bien sûr s'intéresser également à l'écosystème propre aux individus et aux communautés qui ont parfois été créées afin de bien comprendre toutes les implications à court, moyen et long terme de ce qui s'est passé (ou de ce qui ne s'est pas passé). Après le temps des observations et des analyses – auquel l'ouvrage qui suit apporte un concours précieux, je le dis à nouveau – vient le temps de l'action. On a pu voir très vite dès le début du premier confinement la mise en place de services ou d'initiatives compensatoires de la part de certaines institutions publiques (école, université, institutions culturelles), de la part également d'une partie du secteur marchand (éditeurs), tout comme au sein du monde associatif, du secteur social ou de la société civile. Il s'agissait souvent de services gratuits offerts en ligne pour les deux premières catégories d'acteurs citées (accès à certaines ressources numériques spécifiques), ou encore de dispositifs assez réduits «sur place» (le fameux «click and collect» pratiqué au seuil des librairies ou des bibliothèques, puis la visite limitée en temps dans les rayonnages sans possibilité réelle de séjour dans les murs). Ces dispositifs compensatoires n'ont évidemment pas permis de répondre à tous les besoins exprimés pendant la crise, c'est ce qui explique que les individus

ont souvent pris le relais en donnant parfois naissance à ce que l'on pourrait qualifier de « communautés de liens faibles »².

Comme le suggère Dan Sperber dans le présent recueil, les bibliothèques pourraient peut-être s'inspirer de ce qui a été inventé (parfois réinventé) et testé plus ou moins durablement au cours des phases de confinements grâce à certaines initiatives privées (non lucratives, il faut le rappeler!). Tout n'est évidemment pas reproductible ou transposable dans le champ institutionnel, certaines choses existent d'ailleurs déjà et mériteraient sans doute d'avoir plus de publicité (je pense par exemple aux gisements de données ou de ressources déjà accessibles publiquement). On peut d'ailleurs considérer l'ouvrage collectif *À l'ombre des bibliothèques*, publié sous forme gratuite dans une collection facilement accessible en ligne et dont la visibilité et la légitimité institutionnelle sont fortes, comme une forme de proposition généreuse permettant d'associer de manière vertueuse initiative citoyenne et monde des institutions. Les administrateurs du groupe BSc et l'ensemble des personnes qui témoignent dans le recueil ne s'y sont pas trompés en acceptant, tout aussi généreusement, de fournir leurs données, témoigner sincèrement, confier leurs propres analyses et consacrer du temps à une entreprise qui permet de poursuivre l'effort collectif de production de connaissance.

2. Les interactions en ligne générées via le groupe Facebook *La Bibliothèque Solidaire du confinement* ne sont pas nécessairement d'une intensité forte, d'où le recours à la notion de « lien faible » empruntée au sociologue américain Mark Granovetter. Pour ce sociologue, la « faiblesse » de certains liens n'a rien de négatif : c'est en multipliant les opportunités de liens faibles que les individus sont susceptibles d'accroître leurs réseaux et par conséquent de gagner en force sociale et en appuis. Sandra Laugier, dans sa préface au livre de Joëlle Le Marec, *Essai sur la bibliothèque : volonté de savoir et monde commun* (Presses de l'Enssib, collection Papiers, 2021), utilise, elle aussi, cette notion pour qualifier les interactions (faibles) des personnes qui séjournent en bibliothèque mais qui profitent grandement de cette coprésence. Voir Mark S. Granovetter, « The strength of weak ties », *American Journal of Sociology*, vol. 78, n° 6, 1973.